

SOCIÉTÉ FRANÇAISE  
D'HISTOIRE D'OUTRE-MER

9, Rue Robert de Flers - 75015 PARIS

## NOTE DE LECTURE

RETOUR SUR L'INDOCHINE,  
RETOUR SUR SOI

Pierre BROLHEUX

INDOCHINE

La mise en scène cinématographique et éditoriale a fait de 1991 et 1992 deux années fastes pour le souvenir de l'Indochine qui fut française. Dans notre besoin de tout expliquer, une tentation naturelle est d'invoquer la politique en faisant intervenir l'affaire Boudarel, qui fut à la une des médias de février à novembre 1991. Or tout événement est le fruit d'une gestation. Avant d'atteindre son point d'orgue, l'attaque contre G. Boudarel avait été préparée depuis 1988 par un ancien prisonnier auquel l'affaire fournit l'occasion de publier le principal réquisitoire<sup>1</sup>. Par ailleurs, les initiatives qui aboutirent à la projection sur nos écrans de cinéma de *l'Amant*, *Diên Biên Phu* et *Indochine* étaient déjà conçues et les cinéastes s'étaient mis au travail (synopsis, scénarios, casting, repérages, etc.). Rappelons encore qu'à partir des années 1980 sont publiés des livres en relation avec l'Indochine; il s'agit d'une littérature du souvenir, du sentiment et de la nostalgie individuelle<sup>2</sup>. Dans le cours de cette remémoration il y eut une préfiguration de l'affaire Boudarel: en 1984, le cinéaste Henri de Turenne, jugé coupable d'avoir réalisé un téléfilm « antifrancçais » sur l'Indochine, comparut devant un véritable tribunal sur le plateau d'Antonne<sup>2</sup>.

Par conséquent, la résurgence en France du thème *Indochine* n'est pas fortuit ni spontané, elle est due à la conjonction de plusieurs facteurs au milieu desquels l'affaire Boudarel n'a fait que s'inscrire. Il faut tenir compte de la *Rénovation officielle vietnamitique* décrétée en 1980, qui ouvrit le pays aux étrangers; l'année 1990 fut proclamée « l'année du tourisme ». Coïncidence: en 1990, paraît la première histoire de la Banque de l'Indochine, une thèse volumineuse rédigée par Marc Meauleau dont il est rendu compte ici même (p. 527). Pendant cette période, plusieurs ouvrages dont il a été également rendu compte ici sont exposés en librairie.

Sans sous-estimer l'orchestration et les effets amplifiés du « lynchage médiatique » (M. François Léotard) de Boudarel, de la méga-campagne publicitaire de lancement de *l'Amant*, de *Diên Biên Phu* et de *Indochine* (films sur les films, albums de photos, passages à *Bouillon de culture*, etc.), j'incline à penser que l'effet « passage du témoin » fut plus déterminant: dans le climat politique et culturel de notre pays dans ces dernières années, l'accent a souvent été mis et renouvelé sur l'entretien de la Mémoire (menacée notamment par les négationnistes

1. C. BAYLET, *Prisonnier du Camp 113*, Perrin, 1991.

2. M. RAGON, *Ma sœur aux yeux d'Asie* (1982); M. DURAS, *L'Amant* (1984); C. DROUIN, *L'enfant des terres rouges* (1985); S. PROU, *La petite Tonkinoise* (1986); R. LESAFFRE, *Mataf* (1991); Ph. FRANCHINI, qui avait publié ses souvenirs dès 1977 avec *Continental Saigon*, nous propose *Méris* en 1993. Depuis l'ouverture au tourisme: J.-L. COATALEM, *Suite indochinoise*, journal de voyage très impressionniste avec un léger zeste de réminiscence proustienne (1993).

4

sur les camps d'extermination nazis). Les anciens d'Indo, leurs descendants et d'autres ont conscience qu'ils sont parvenus au point où leur séparation s'effectue avec le risque que la chaîne des souvenirs ne soit rompue. Les uns ressentent le besoin de parler d'expériences qu'ils avaient souvent tues, les autres veulent ou sont disposés à savoir. Un phénomène symétrique existe pour l'Algérie et le fait qu'il s'agisse de deux guerres coloniales a certainement produit une émulation dans la quête et la mise en scène des réminiscences. Notre époque connaît une multiplication des commémorations; pour s'en tenir à l'Indochine, le recueillement du président Mitterrand sur le site de Dien Bien Phu suivi, à son retour en France, de l'inauguration du mémorial dédié aux combattants d'Indochine à Fréjus, a clairement manifesté la prise en compte officielle d'un héritage colonial, même si les événements qui composèrent ce passé furent loin de faire l'unanimité de la nation. Cette production littéraire et audiovisuelle est un flux d'eaux mêlées qui charrie la nostalgie d'une enfance ou jeunesse révolue, le désir de certains de réhabiliter le passé colonial mais aussi, chez d'autres, la volonté d'intelligibilité de l'histoire.

\* \*

Cependant, il se trouve que le livre vraiment neuf sur le premier conflit indochinois est dû à un historien norvégien qui avait déjà publié une première étude sur la guerre d'Indochine. Avec son second ouvrage<sup>3</sup>, Stein Tønnesson quitte l'histoire événementielle sur le très court terme pour embrasser une période plus longue et analyser les événements sur une plus ample échelle; en termes de photographe, il a associé le fish-eye au macro-objectif. Son étude méthodique et approfondie est sans conteste passionnante.

L'auteur part de la constatation que les révolutionnaires vietnamiens, notamment ceux regroupés dans le Vietminh, ont bénéficié d'une vacance du pouvoir à partir du 9 mars 1945 et qu'ils ont su habilement profiter de cette occasion. Comment est apparue cette situation de vacance? En utilisant les notions de « chaînes causales » dont il admet qu'elles sont des catégories intellectuelles identifiables après-coup, l'auteur distingue la chaîne interne et la chaîne externe. C'est essentiellement cette dernière et singulièrement la politique rooseveltienne dans le Pacifique et en Extrême-Orient que S. Tønnesson examine avec un soin méticuleux.

Pour résumer la question: le président F. D. Roosevelt, profondément animé par une sensibilité et une doctrine anticolonialiste, refusait la perspective que la France puisse recouvrer son empire colonial d'antan. Il entendait particulièrement que l'Indochine, dont les peuples — selon lui — avaient été si maltraités par les Français, fût soustraite à la tutelle coloniale et placée sous un régime de trusteeship international. Si les autorités françaises obéissant à Vichy et coopérant avec les Japonais demeuraient en place jusqu'à la fin du conflit mondial ou si les troupes de la France libre réussissaient à prendre pied en Indochine, le projet de Roosevelt ne serait pas applicable.

Dans un examen préalable, S. Tønnesson s'applique à démontrer que Roosevelt n'avait pas renoncé au trusteeship à la veille de sa mort. Il recense, avec beaucoup de soin, tous les indices de la persistance du président à vouloir évincer la France de la Péninsule. Il est conduit de la sorte à soutenir la thèse que Roosevelt a laissé s'accomplir le coup de force japonais du 9 mars 1945, puisqu'ainsi les Américains, reprenant l'Indochine, en disposeraient comme bon leur semblerait et sans être embarrassés par les scrupules de certains Américains francophiles ni surtout par les protestations de de Gaulle. Mais par sa logique et toujours selon S. Tønnesson, Roosevelt aurait laissé faire si même il n'aurait inspiré certains stratagèmes pour provoquer l'initiative japonaise (opération aéronavale sur Cam Ranh, fausse nouvelle de débarquement

<sup>3</sup> S. Tønnesson, *The Japanese Invasion of 1945. Roosevelt, Hồ Chi Minh and de Gaulle in the Wake of War*, Oslo, International Peace Research Institute (PRIO) and London, Sage, 1991, 24 cm, XIV-458 p., 2 ill., 5 maps.

Ltd review & book

5

## NOTE DE LECTURE

481

allié destiné, à la fois, à pousser les Français d'Indochine aux imprudences et les Japonais à prévenir « un coup de poignard dans le dos »).

Les chapitres 5 et 7 qui contiennent cette démonstration illustrent le savoir faire de chercheur et la méthode rigoureuse de raisonnement de l'historien Tønneson. C'est là le point fort, l'apport original et neuf de l'ouvrage. L'auteur détaille et nuance les contradictions internes des cercles gouvernants des États-Unis qui affectent les relations entre le président et les diplomates, les militaires, les fluctuations qui en résultent, l'évolution équivoque de la politique indochinoise sous la présidence de Truman, qui succède à Roosevelt, mais aussi les décalages entre les décisions du sommet et le niveau de l'exécution (notamment chez le général Wedemeyer et l'O.S.S. en Chine), sans compter les conflits entre Américains et Anglais. Au fil des pages, nous suivons l'infléchissement ou la dégradation des principes doctrinaux sous l'influence de la nouvelle donne stratégique mondiale : devant le nouvel adversaire, l'U.R.S.S., il ne faut pas détruire les empires coloniaux, recommandait le général Donovan, le chef de l'O.S.S.

Le deuxième volet du livre concerne l'histoire du mouvement révolutionnaire vietnamien. S. Tønneson utilise les travaux, parfois excellents, des spécialistes, mais, faute de pouvoir lire les documents et études en vietnamien (lacune que l'auteur reconnaît avec honnêteté), rien de neuf n'apparaît. Ainsi l'auteur s'en tient à l'idée que la révolution vietnamienne ne fut qu'une saisie du pouvoir politique, alors qu'août 1945 fut l'aboutissement d'une gestation presque séculaire de la société et de la culture qui s'est accélérée pendant la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, S. Tønneson a le souci de ne pas laisser passer sans discussion des questions impliquées dans son sujet : la nation vietnamienne, les relations villes-campagne, le communisme par rapport au nationalisme, etc.

Outre ses qualités de chercheur et sa probité intellectuelle, il faut savoir gré à Tønneson d'avoir l'esprit critique constamment en éveil vis-à-vis de ses interlocuteurs et informateurs vietnamiens, mais aussi vis-à-vis d'un anticolonialisme « à quatre sous » dont certains historiens, notamment anglo-saxons, ne s'émancipent pas.

En tant qu'histoire des relations internationales (c'est ainsi que S. Tønneson présente son étude), *The Vietnamese Revolution of 1945* est désormais un ouvrage de référence, « incontournable », comme on aime dire aujourd'hui. Mais il n'y a pas de livre, aussi bon soit-il, qui n'échappe aux remarques, aussi dirai-je qu'il y a chez S. Tønneson et de nombreux auteurs anglo-saxons comme un refus de prendre en compte l'existence et l'action internationale du léninisme. Ils font comme si le Komintern, le Kominform, l'expérience soviétique et chinoise n'avaient pas existé. Par conséquent, les communistes vietnamiens apparaissent comme des nationalistes « peints en rouge » (M. Roy). On se dit que le léninisme n'aurait été, au mieux ou au pire, qu'un emblème ou un marqueur d'identité vis-à-vis des autres nationalistes. Il m'est difficile d'admettre qu'avant d'instaurer un régime qualifié aujourd'hui de « stalino-maoïste », le communisme des Vietnamiens ait été dénué de substance et de conviction.

L'étude de S. Tønneson aurait été utile à M. J. Valette, qui s'est penché sur les relations franco-japonaises pendant la Seconde Guerre mondiale<sup>4</sup>. L'ouvrage de J. Valette est très dense avec de nombreuses citations et des documents ou extraits placés en annexe des chapitres et qui lui confèrent un intérêt documentaire incontestable. Toutefois, cette documentation est unilatérale, en provenance presque exclusive du ministère français des Affaires étrangères, d'un fonds déposé à l'Académie des sciences d'outre-mer et d'entretiens avec les acteurs français de l'époque. L'auteur veut visiblement démontrer que le gouvernement de Gaulle fut incapable de comprendre la situation dans laquelle étaient placés les Français d'Indochine ; ceux-ci, n'étant pas maîtres du jeu stratégique, ont su faire preuve d'une très grande adresse ; le gouverneur général Decoux a maintenu la souveraineté française tant qu'il a pu et de Gaulle s'est, par conséquent, montré injuste envers l'amiral et ses collaborateurs. La version du bouclier est

4. J. VALETTE, *Indochine 1940-1945. Français contre Japonais*, Paris, CDU et SEDES, 1993, 18,5 cm, 528 p. (Regards sur l'histoire, 88).

transposée outre-mer et elle se défend pour qui se fonde sur le réalisme impérial français. Mais les historiens peuvent-ils ignorer l'accusation contre Decoux d'avoir aménagé et assuré les arrières des Japonais pendant que ceux-ci faisaient la guerre aux Alliés : accusation fondée et grave dont l'amiral ne peut être disculpé en admettant que l'on fasse abstraction de son adhésion entière et convaincue à la Révolution nationale (voir le zèle à appliquer la législation d'exclusion à l'égard des juifs, des francs-maçons, etc.). Pas plus que Pétain, Decoux n'était en dehors du conflit mondial ni de la guerre franco-française, mais il s'y trouvait impliqué.

Étant donné la perspective franco-centrée où s'est placé M. Valette, les Vietnamiens reçoivent un traitement secondaire dans le livre. En outre, il y a des erreurs et des imprécisions. Certaines sont visiblement dues à l'absence de relecture (ce qui surprend, s'agissant d'une édition universitaire) : le nationaliste Tran Trung Lap (p. 457) est deux fois Tran Phung Lap (p. 456), le hoa hao Ba Cut (p. 462) est tantôt Sacut (p. 462), tantôt Bacnut (p. 493). D'autres relèvent d'une connaissance insuffisante ou sont carrément des méprises : ainsi le général hoa hao, « Cinq feux dit Tran van Soai », s'appelait en réalité Tran Van Soai dit Cinq feux (Nam Lua). Que le programme des Hoa hao « a reçu un contenu social de la tradition du Lao Tseu » (p. 462) me laisse perplexe. La description de la religion caodaïste peut la faire passer pour un mélange fantaisiste dont on ne saisit pas la cohérence. Par exemple, que dire de l'identification du trio qui figure sur la fresque du narthex de la cathédrale de Tây Ninh ? Il s'agit, pour M. Valette, de « Sun Yat Tsen, Trinh-Tringh (le fondateur) et Victor Hugo tous entourés d'auréoles » (p. 463). Passons sur la cocasserie de « Trinh-Tringh (le fondateur) », non, il y a côte à côte le poète chinois du VIII<sup>e</sup> siècle Li Po, le lettre vietnamien du XVI<sup>e</sup> siècle, Nguyễn Bình Khâm, dit Trang Trinh ou encore surnommé le Nostradamus vietnamien et notre V. Hugo, trois hommes dont le dénominateur commun est le spiritisme, composante centrale de la religion caodaïste. En lisant (p. 463) que dans cette religion on vénérât « d'un coup Bouddha, Confucius, Lao Tseu, Jésus-Christ, en face des animaux sacrés (le Dragon, la Licorne, la Tortue, le Phénix) », je me rappelai cet ami indien qui, visitant la cathédrale de Chartres, croyait avoir compris que les chrétiens adoraient les agneaux et les poissons. Enfin, on apprend qu'en 1940, le fondateur de la secte Hoa Hao « est désigné du nom respectueux de Bonze fou » (p. 462) ; les Vietnamiens sont décidément de drôles de gens.

\*  
\*

Publiée chez Plon en 1979, l'histoire de la guerre d'Indochine du général Yves Gras<sup>5</sup> est rééditée en 1992. Le récit analytique, sérieusement documenté et développé selon un plan chronologique, en fait un livre de facture classique où le projecteur est essentiellement braqué sur les événements militaires et politiques français. À part la mise au point bibliographique (qui, pour être franc, me paraît un ajout formel), la modification principale de l'ouvrage est l'insertion d'une *Introduction* plus étoffée et cohérente que celle de la précédente édition ; l'auteur y met l'accent sur le régime colonial et reconnaît l'existence d'un sentiment et d'un mouvement national vietnamien authentique et vigoureux, opinion qui contraste avec celle exprimée en 1979. Une erreur de détail s'est glissée dans la documentation de l'auteur : le quotidien édité par Madame Sauvezon à Saigon s'intitulait *Le Courrier d'Extrême-Orient* et non le *Journal de Saigon*.

La problématique d'Alain Ruscio<sup>6</sup> n'est pas la même que celle du général Gras, on s'en doute. En adoptant, lui aussi, un plan chronologique, l'auteur insiste sur les problèmes politiques en relation avec l'opinion française (perceptions et mouvement anti-guerre) et avec la configuration des relations internationales de l'époque. Ses options politiques et la conjoncture dans laquelle Alain Ruscio a écrit son livre lui font consacrer quelques pages pondérées à la

5. *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Denoël, 1992, 24 cm, 610 p., 16 pl (Destins croisés).

6. A. RUSCIO, *La Guerre française d'Indochine*, Bruxelles, Complexe, 1992.